

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 23

Artikel: Les grosses fortunes aux Etats-Unis
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-252988>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les grosses fortunes aux Etats-Unis

On sait que, servis par la chance, mais pour la plupart rudes travailleurs aussi, quelques Américains ont édifié des fortunes colossales.

C'est ainsi que M. Collis Huntington, d'abord simple garçon de ferme, devint l'un des promoteurs de

à Boston, et le banquier Kelly, riche à cinquante millions, cocher de diligence en Irlande.

Mais que sont ces quelques millions auprès des richesses de plusieurs nababs des Etats-Unis?

Le plus opulent des fils de l'Amérique — et peut-



New-York. — Le bas de la ville où se font les millions

la fameuse ligne du « Central Pacific », et que, à sa mort, il laissa une fortune de 200 millions.

Bien d'autres riches Américains ont une origine presque aussi humble. Le multimillionnaire Clews débuta comme garçon de magasin, à 15 francs par semaine. M. Stevens qui possède aujourd'hui une quarantaine de millions fut d'abord, laveur de vaisselle

être du monde entier, maintenant qu'est mort le fameux chinois Li-Hung-Chang, riche à trois milliards — est certainement M. Rockefeller, le Roi du pétrole, qui, épicier de campagne à l'âge de 25 ans, a accumulé en fort peu d'années « plus d'un milliard de francs. »

Milliardaires aussi, M. M. William Waldorf Astor

et Pierpont Morgan. l'homme de ces « trusts » dont on a tant parlé depuis six mois.

A vrai dire, M. Astor n'est plus Américain, il s'est fait naturaliser Anglais. Toutefois, son fils étant resté Américain, le milliard familial, considérablement augmenté, réintégrera probablement le territoire des États-Unis. Ces Astor ont une origine des plus modestes : le grand-père était colporteur et marchand ambulant de peaux de lapins.

M. Pierpont Morgan possédait, il y a deux ans, 800 millions environ. Il doit être riche, aujourd'hui, à un milliard, peut-être davantage ; — on ne sait jamais au juste avec ces gens-là.

Les Vanderbilt, dont le grand-père était batelier sur l'Hudson, jouissent d'environ 600 millions, gagnés dans diverses entreprises de transports et aussi dans la spéculation.

Quoique considérés souvent comme la personnification de l'opulence américaine, les Gould ne possèdent guère que 350 millions qui, de plus, se morcelleront bientôt entre plusieurs héritiers.

M. Harry Payne C. Whitney est appelé à figurer, en très honorable place, sur cette liste éblouissante, trois héritages en perspective lui assurant la possession de 825 millions, dont 75 lui viendront de sa femme, une Vanderbilt.

Nous pourrions poursuivre cette énumération et parler des Havemayer, des Amour (de Chicago), des Sutro (de San Francisco), etc., mais n'abusons pas de la patience de nos lecteurs ; on se fatigue de tout, même de manier des millions... sur le papier !

Bornons-nous à dire, en terminant, que si ces multimillionnaires américains donnent parfois des fêtes splendides qui leur coûtent des centaines de mille francs, leur train de vie diffère assez peu de celui des simples millionnaires. Ils n'ont que deux préoccupations : accroître leurs fortunes immenses déjà et marier leurs filles (lorsqu'il en possèdent, et ce n'est pas le cas de tous,) avec des nobles de la vieille Europe. Aucune Américaine n'est pourtant encore as-



New-York. — Le haut de la ville où vivent les millionnaires.

sisé sur un trône d'empereur ou de roi, mais cela viendra peut-être. Celle qui se rapproche le plus du pouvoir suprême est une jeune fille de Chicago, miss Leiter, qui épousa un vice-roi des Indes, lord Curzon.

Quant aux Américaines qui ont convolé avec des nobles Français et Anglais, le nombre en est considérable, et l'on a évalué à plusieurs milliards l'appauvrissement résultant pour les États-Unis de ces mariages internationaux.

APRÈS LE CRIME

Le commissaire. — Vous êtes la mère de la victime ?

La mère. — Oui, monsieur le commissaire.

Le commissaire. — Parfait. Qu'est-ce que vous désirez ?

La mère. — Emmener chez moi le corps de ma malheureuse enfant, monsieur le commissaire.

Le commissaire. — Fort bien. Revenez demain entre dix heures et quatre heures, munie de pièces établissant votre identité.

La mère. — Mais, je veux l'emporter tout de suite.

Le commissaire. — Je respecte le sentiment qui vous guide, mais cela est parfaitement impossible. On va, dans une heure, transporter le corps à la Morgue.

La mère. — A la Morgue, mon Dieu ! mais pour quoi faire ?

Le commissaire. — Pour l'autopsie.

La mère. — A quoi servira-t-elle, monsieur le commissaire, cette autopsie ?